PYRRHUS ET CINÉAS

par

Simone de Beauvoir

LES ESSAIS

XV

Gallimard

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

A CETTE DAME

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Plutarque raconte qu'un jour Pyrrhus faisait des projets de conquête. « Nous allons d'abord soumettre la Grèce », disait-il. « Et après ? » dit Cinéas. « Nous gagnerons l'Afrique. » — « Après l'Afrique ? » — « Nous passerons en Asie, nous conquerrons l'Asie Mineure, l'Arabie. » — « Et après ? » — « Nous irons jusqu'aux Indes ». — « Après les Indes ? » — « Ah ! » dit Pyrrhus, « je me reposerai. » — « Pourquoi », dit Cinéas, « ne pas vous reposer tout de suite ? »

Cinéas semble sage. A quoi bon partir si c'est pour rentrer chez soi ? A quoi bon commencer si l'on doit s'arrêter ? Et pourtant, si je ne décide pas d'abord de m'arrêter il me paraîtra encore plus vain de partir « Je ne dirai pas A », dit l'écolier avec entêtement. « Mais pourquoi ? » — « Parce que, après ça, il faudrait dire B. » Il sait que s'il commence, il n'en aura jamais fini : après B, ce sera l'alphabet tout entier, les syllabes, les mots, les livres, les examens et la carrière ; à chaque minute une nouvelle tâche qui le jettera en avant vers une tâche nouvelle, sans repos. Si ça ne doit jamais finir, à quoi

Extrait de la publication

bon commencer? Même l'architecte de la tour de Babel pensait que le ciel était un plafond et qu'on le toucherait un jour. Si Pyrrhus pouvait reculer les limites de ses conquêtes par delà la terre, par delà les étoiles et les plus lointaines nébuleuses, jusque dans un infini qui sans cesse fuirait devant lui, son entreprise n'en serait que plus insensée, son effort se disperserait sans jamais se rassembler dans aucun but. Au regard de la réflexion, tout projet humain semble donc absurde car il n'existe qu'en s'assignant des limites, et ces limites, on peut toujours les franchir, se demandant avec dérision: « Pourquoi jusque-là? Pourquoi pas plus loin? A quoi bon? »

« Je trouvais qu'aucun but ne valait la peine d'aucun effort », dit le héros de Benjamin Constant. Ainsi pense souvent l'adolescent lorsque la voix de la réflexion s'éveille en lui. Enfant, il ressemblait à Pyrrhus : il courait, il jouait sans se poser de question et les objets qu'il créait lui semblaient doués d'une existence absolue, ils portaient en eux-mêmes leur raison d'être; mais il a découvert un jour qu'il avait le pouvoir de dépasser ses propres fins: il n'y a plus de fins; il n'existe plus pour lui que de vaines occupations, il les refuse. « Les dés sont pipés », dit-il; il regarde avec mépris ses aînés : comment leur est-il possible de croire en leurs entreprises? ce sont des dupes. Certains se sont tués pour mettre fin à ce leurre dérisoire; et

Extrait de la publication

c'était en effet le seul moyen d'en finir. Car tant que je demeure vivant, c'est en vain que Cinéas me harcèle, disant : « Et après ? A quoi bon ? ». En dépit de tout, le cœur bat, la main se tend, de nouveaux projets naissent et me poussent en avant. Des sages ont voulu voir dans cet entêtement le signe de l'irrémédiable folie de l'homme : mais une perversion si essentielle peut-elle être encore appelée perversion ? Où trouverons-nous la vérité de l'homme, si ce n'est en lui ? La réflexion ne saurait arrêter l'élan de notre spontanéité.

Mais la réflexion est aussi spontanée. L'homme plante, bâtit, conquiert, il veut, il aime : il y a toujours un « après ? » Il se peut que d'instant en instant il se jette avec une ardeur toujours neuve dans de nouvelles entreprises ; ainsi don Juan ne délaisse une femme que pour en séduire une autre ; mais même don Juan se fatigue un beau jour.

Entre Pyrrhus et Cinéas le dialogue recommence sans fin.

Et cependant, il faut que Pyrrhus décide. Il reste ou il part. S'il reste, que fera-t-il ? S'il part, jusqu'où ira-t-il ?

« Il faut cultiver notre jardin », dit Candide. Ce conseil ne nous sera pas d'un grand secours. Car, quel est mon jardin ? Il y a des hommes qui prétendent labourer la terre entière ; et d'autres trouveront un pot de fleurs trop vaste. Certains disent avec insouciance ;

Extrait de la publication

« Après nous, le déluge », tandis que Charlemagne mourant pleurait en apercevant les barques des Normands. Cette jeune femme s'irrite parce qu'elle a des souliers percés qui prennent l'eau. Si je lui dis : « Qu'importe? Pensez à ces millions d'hommes qui meurent de faim au fond de la Chine », elle me répond avec colère : « Ils sont en Chine. Et c'est mon soulier qui est percé. » Cependant, voici une autre femme qui pleure sur l'horreur de la famine chinoise; si je lui dis : « Que vous importe? vous n'avez pas faim », elle me regarde avec mépris : « Qu'importe mon propre confort? » Comment donc savoir ce qui est mien? Les disciples du Christ demandaient : Qui est mon prochain?

Quelle est donc la mesure d'un homme? Quels buts peut-il se proposer, et quels espoirs lui sont permis?

Extrait de la publication

PREMIÈRE PARTIE

Le jardin de Candide.

J'ai connu un enfant qui pleurait parce que le fils de sa concierge était mort; ses parents l'ont laissé pleurer, et puis il se sont agacés. « Après tout ce petit garçon n'était pas ton frère. » L'enfant a essuyé ses larmes. Mais c'était là un enseignement dangereux. Inutile de pleurer sur un petit garçon étranger : Soit. Mais pourquoi pleurer sur son frère? « Ce ne sont pas tes affaires », dit la femme en retenant son mari, qui veut courir prendre part à une bagarre. Le mari s'éloigne, docile; mais si quelques instants plus tard la femme demande son aide, disant : « Je suis fatiguée, j'ai froid », du sein de cette solitude où il s'est renfermé il la regarde avec surprise, pensant : « Sont-ce là *mes* affaires?» Qu'importent les Indes? mais alors, qu'importe l'Épire? Pourquoi appeler *miens* ce sol, cette femme, ces enfants? j'ai engendré ces enfants, ils sont là; la femme est à

Extrait de la publication

côté de moi, le sol sous mes pieds : il n'existe aucun lien entre eux et moi. Ainsi pense l'Étranger de M. Camus; il se sent étranger au monde tout entier qui lui est tout entier étranger. Souvent dans le malheur l'homme renie ainsi toutes ses attaches. Il ne veut pas du malheur, il cherche comment le fuir; il regarde en soi : il voit un corps indifférent, un cœur qui bat d'un rythme égal; une voix dit : « J'existe ». Le malheur n'est pas là. Il est dans la maison déserte, sur ce visage mort, dans ces rues. Si je rentre en moi-même je regarde avec étonnement ces rues inertes, disant : « Mais que m'importe? tout cela ne m'est rien. » Je me retrouve indifférent, paisible. « Mais qu'est-ce qu'il y a de changé? » disait en septembre 1940 ce petit bourgeois sédentaire assis au milieu de ses meubles, « On mange toujours les mêmes beefsteaks. » Les changements n'existaient que dehors : en quoi le concernaient-ils?

Si je n'étais moi-même qu'une chose, rien en effet ne me concernerait; si je me referme sur moi, l'autre est aussi fermé pour moi; l'existence inerte des choses est séparation et solitude. Il n'existe entre le monde et moi aucune attache toute faite. Et tant que je suis au sein de la nature un simple donné, rien n'est mien. Un pays n'est pas mien si j'y ai seulement poussé comme une plante; ce qui s'édifie sur moi, sans moi n'est pas

Extrait de la publication

mien : la pierre qui supporte passivement une maison ne saurait prétendre que la maison est sienne. L'Étranger de M. Camus a raison de refuser tous ces liens qu'on prétend lui imposer du dehors : aucun lien n'est donné d'abord. Si un homme se satisfait d'un rapport tout extérieur avec l'objet, disant : « Mon tableau, mon parc, mes ouvriers » parce qu'un contrat lui a conféré certains droits sur ces objets, c'est qu'il choisit de se leurrer; il voudrait étendre sa place sur la terre, dilater son être par delà les limites de son corps et de sa mémoire, sans courir cependant le risque d'aucun acte. Mais l'objet demeure en face de lui indifférent, étranger. Les rapports sociaux, organiques, économiques, ne sont que des rapports externes et ne sauraient fonder aucune possession véritable.

Pour nous emparer sans danger de biens qui ne sont pas les nôtres, nous avons recours encore à d'autres ruses. Assis au coin de son feu et lisant dans un journal le récit d'une ascension de l'Himalaya, ce bourgeois paisible s'écrie avec fierté : « Voilà ce que peut faire un homme! » Il lui semble être monté à l'Himalaya lui-même. En s'identifiant à son sexe, à son pays, à sa classe, à l'humanité entière, un homme peut agrandir son jardin; mais il ne l'agrandit qu'en paroles; cette identification n'est qu'une prétention vide.

Extrait de la publication

Est mien seulement ce en quoi je reconnais mon être, et je ne peux le reconnaître que là où il est engagé; pour qu'un objet m'appartienne, il faut qu'il ait été fondé par moi : il n'est totalement mien que si je l'ai fondé dans sa totalité. La seule réalité qui m'appartienne entièrement, c'est donc mon acte : déjà une œuvre façonnée dans des matériaux qui ne sont pas miens, m'échappe par certains côtés. Ce qui est mien, c'est d'abord l'accomplissement de mon projet : une victoire est mienne si j'ai combattu pour elle; si le conquérant fatigué peut se réjouir des victoires de son fils, c'est qu'il a voulu un fils précisément pour prolonger son œuvre : c'est bien son projet dont il salue encore l'accomplissement. C'est parce que ma subjectivité n'est pas inertie, repliement sur soi, séparation, mais au contraire mouvement vers l'autre, que la différence entre l'autre et moi s'abolit et que je peux appeler l'autre mien; le lien qui m'unit à l'autre, moi seul peux le créer; je le crée du fait que je ne suis pas une chose mais un projet de moi vers l'autre, une transcendance. Et c'est ce pouvoir que méconnaît l'Étranger : aucune possession n'est donnée; mais l'indifférence étrangère du monde n'est pas donnée non plus : je ne suis pas d'abord chose, mais spontanéité qui désire, qui aime, qui veut, qui agit. « Ce petit garçon n'*est* pas mon frère. » Mais

Extrait de la publication

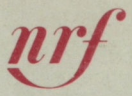
si je pleure sur lui, il ne m'est plus un étranger. Ce sont mes larmes qui décident. Rien n'est décidé avant moi. Quand les disciples ont demandé au Christ : qui est mon prochain? le Christ n'a pas répondu par une énumération. Il a raconté la parabole du bon Samaritain. Celui-là fut le prochain de l'homme abandonné sur la route qui le couvrit de son manteau et vint à son secours : on n'*est* le prochain de personne, on *fait* d'autrui un prochain en se faisant son prochain par un acte.

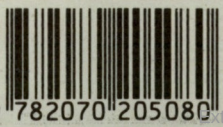
Ce qui est mien, c'est donc d'abord ce que je fais. Mais dès que je l'ai fait, voilà que l'objet se sépare de moi, il m'échappe; cette pensée que j'ai exprimée tout à l'heure, est-ce encore ma pensée? Pour que ce passé soit mien, il faut qu'à chaque instant je le fasse mien à nouveau en l'emportant vers mon avenir; même les objets qui au passé ne sont pas miens parce que je ne les ai pas fondés, je peux les faire miens en fondant quelque chose sur eux. Je peux me réjouir d'une victoire à laquelle je n'ai pas participé si je la prends comme point de départ de mes propres conquêtes. La maison que je n'ai pas bâtie devient ma maison si je l'habite, et la terre ma terre si je la travaille. Mes rapports avec les choses ne sont pas donnés, ne sont pas figés : je les crée minute après minute; certains meurent, certains naissent et d'autres

Extrait de la publication

Extrait de la publication

nrf





9 782070 205080 44-XI A 20508 ISBN 2-07-020508-8

Copyright de la publication